

Le film d'Amiguet sort à Genève

# A comme « Alexandre »

## Interview

Comme les personnages d'« Alexandre », qui se promènent du côté de Vevey, le film de Jean-François Amiguet a l'humeur vagabonde. On l'a vu à Locarno. Il a réapparu à Soleure. Annoncé à Genève pour novembre, le voici en mars. Situation plutôt inconfortable pour un réalisateur romand qui donne là son premier long métrage. Surtout quand il a fallu des années pour mener ce projet à bien.

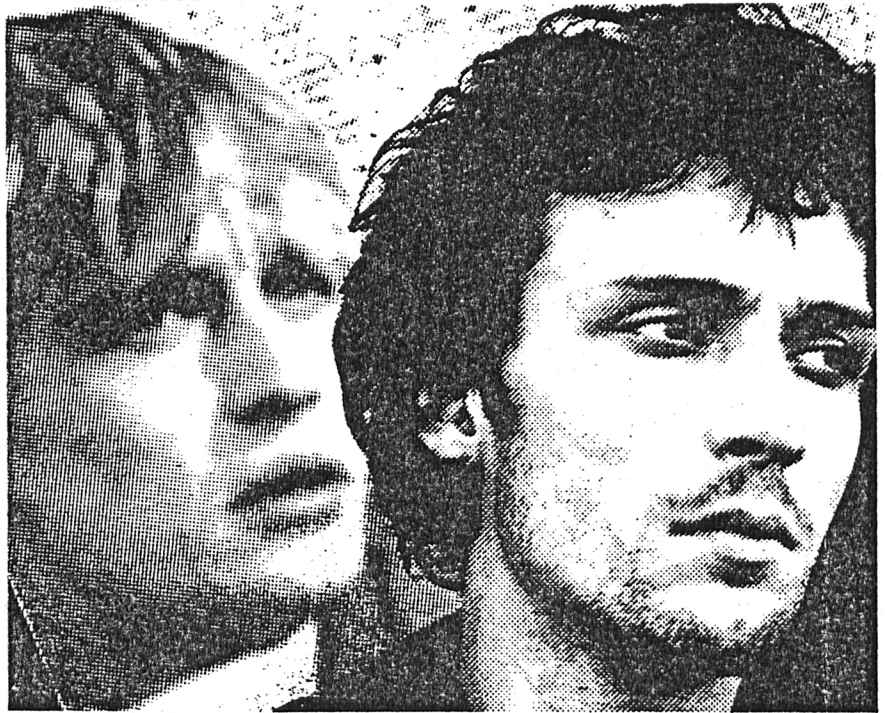
« Anne Gonthier et moi avons écrit le scénario six fois. A trois reprises, nous l'avons présenté à Berne. Mais sans succès. Il a donc fallu nous contenter d'un budget ridiculement faible de 172.000 francs en comptant et recomptant chaque sou (1). Et, en faisant chaque chose soi-même, tout devient très long. »

« Alexandre » se présente comme une sorte d'histoire d'A. Antoine recherche Ariane qui est partie avec un certain Alexandre. Il rencontrera ainsi Alfred. « Nous sommes partis de situations plutôt que de personnages. Au départ, il y avait des dialogues et des décalages. Il a fallu donner de la chair à ce qui demeurerait des pions sur un échiquier. C'est un peu le problème du premier film. Il faut apprendre à inventer et à raconter. »

### Un film sur des absents

Le jeu est rendu ici d'autant plus difficile que ni Ariane, ni Alexandre n'apparaîtront à l'image. Comme « La Femme de l'aviateur », c'est un film sur des absents. « Cela ressemble en effet au Rohmer. Avec deux personnages sur quatre, les travaux d'écriture deviennent très complexes. Il y a un peu de l'exercice de haute voltige. De plus, ni Antoine, ni Alfred ne possèdent de statut social sur lequel on puisse construire un film. Le premier enseigne, mais cela n'a aucune incidence sur l'histoire. Quant à Alfred, sa fonction de dépanneur sert surtout à faire bouger la caméra. Dans « Alexandre », il y a des rencontres et des déplacements. Il fallait un peu organiser ces hasards. »

Vide, disponibilité. Pourquoi le cinéma suisse romand s'intéresse-t-il tant aux gens qui sont, au propre, en vacances? « Je crois que cela correspond à l'existence des gens qui font ces films. Nous avons un rapport complètement faussé vis-à-vis du temps. Soit nous sommes compressés par un tournage, soit nous demeurons tout à fait libres. Il me



Didier Sauvegrain et Michel Voïta dans « Alexandre ».

semble donc normal de retrouver à l'écran cette vie qui nous est faite. »

Il y a quelques années, cette perte d'identité du cinéaste se serait reflétée de manière politique et sans doute violente. « Alexandre » joue sur le calme. « Par rapport à la réalité quotidienne, le cinéma suisse a constitué un cinéma de rupture. D'une certaine manière, « Alexandre » se coule dans cette tradition de manière délibérée. Mais, en même temps, je raconte une histoire des années 70-80. Et, aujourd'hui, les gens se sont désengagés politiquement. Même les mots ont changé. Alain Souchon a remplacé Jean Ferrat. Il y a eu une perte du social par rapport à l'individuel. Nos personnages s'occupent ainsi de femmes et de confitures. Faute de se raccrocher à un tout, ils connaissent plus facilement la solitude et l'absence. »

### Aigle à deux têtes

Mais n'y a-t-il pas eu, durant la même période, un désenchantement par rapport au cinéma suisse qui n'a pas percé commercialement et dont le financement se fait toujours plus difficile? « J'aimerais pouvoir dire qu'on en reste toujours au même point. Économiquement, nous avons plutôt régressé. En 70, on pouvait encore espérer une infra-

structure qui n'existera pas. La pratique du coup par coup s'est institutionnalisée. Et, thématiquement, il y a eu éclatement. Il existe maintenant autant de cinémas suisses que d'auteurs. Je crois que cela se retrouve nécessairement dans les œuvres. Ici, nous avons simplement essayé de garder le sourire en coin. De ne pas nous complaire dans une certaine « suissitude ». »

« Nous », c'est donc Jean-François Amiguet et Anne Gonthier qui signe la coréalisation. Un aigle à deux têtes? « On a dû tout faire à deux. Nous n'avions pas les moyens de nous faire relayer par une équipe. Il nous a fallu penser aux décors comme aux contrats d'assurance. Pour le film proprement dit, les choses se sont passées de la manière suivante. A l'écriture, Anne a apporté le regard neuf. A la réalisation, vu tous les problèmes qui se sont posés, c'était la concertation. »

Et cela continue à la diffusion. Anne Gonthier était là, soulignant une phrase, reprenant un mot sans qu'il y ait jamais conflit. Tiens Anne. Encore un prénom qui commence par A...

Etienne Dumont

(1) « L'Allègement », pour prendre une comparaison, a coûté environ trois fois et demie plus cher.